



Harlingue-Viollet

La quête des origines

AGNÈS LAINÉ

Certains anthropologues ont longtemps cherché des critères «scientifiques» pour valider de très anciennes convictions racistes, justifiant ainsi l'entreprise de colonisation des sociétés africaines.

Jusqu'à une date récente, la reconstitution de l'histoire ancienne des Africains a été faite par des Occidentaux. Elle a été l'occasion d'un déploiement de scénarios étonnants et, malgré l'entrée de ce continent dans le «concert des nations», la pensée scientifique se débarrasse difficilement de cet héritage. Aujourd'hui, la science, l'Afrique et l'Occident ont tout à gagner d'une critique historique de ces scénarios.

Depuis la découverte des charniers d'Auschwitz et leur intégration progressive dans la mémoire collective, les pays d'Europe ont voulu croire que les hommes en avaient fini avec le besoin d'affirmation par la race. Or, malgré les affirmations des généticiens et des anthropologues selon lesquelles les races humaines biologiques n'existent pas, le concept reste prégnant. Parmi les arguments utilisés par les tenants du racisme, certains sont d'origine scientifique, et l'on s'interroge : comment en est-on arrivé là ? Pour tenter de répondre à cette question, nous avons réexaminé les travaux d'anthropologie relatifs aux caractères génétiques des populations ; au milieu du ^{xx}e siècle, la recherche de critères génétiques distinctifs avaient pris le relais sur l'étude de la morphologie et du squelette.

Sur le continent africain habitent des hommes que les Occidentaux, depuis le Moyen Âge, considéraient comme des créatures appartenant aux limites du monde humain : mondes lointains des

limites de la mer, monde de l'étrange, de l'inconnu, du monstrueux. Dès cette époque, Bible en main, on s'interroge sur leur filiation depuis Adam ou Abraham. Au ^{xviii}e siècle, le siècle des grandes explorations maritimes à travers le monde, on étudie les rapports entre Blancs, Jaunes et Noirs ; on cherche à classer l'homme, aussi bien que l'on classe les milliers d'espèces de plantes et d'animaux décrites alors. Les caractères morphologiques, l'interfécondité des groupes, les comportements individuels et sociaux, ou encore les dispositions psychologiques, morales et intellectuelles sont observés, recensés, classés et étudiés en tant que signes d'identité ou d'altérité.

Le volume et la forme des crânes deviennent au ^{xviii}e siècle, mais plus encore au ^{xix}e, des «indices» de l'intelligence humaine. Puis, avec les théories de l'évolution, qui s'imposent progressivement en Europe et aux États-Unis à la fin du ^{xix}e siècle ou au début du ^{xx}e, la question de la «mesure» de l'intelligence se pose à nouveau. Toutefois, quelle que soit la théorie à laquelle on adhère, les Noirs sont toujours considérés comme inférieurs, physiquement selon des critères esthétiques, mais aussi intellectuellement et moralement, ce que démontre leur retard technologique, aune à laquelle l'Occident s'est habitué à évaluer le degré de civilisation. Cette représentation péjorative est le fruit des

conditions imposées aux Noirs par les Occidentaux, du ^{xv}e au ^{xix}e siècle : traite, esclavage et colonisation. Les esclavagistes et les colons cherchent à justifier leur entreprise par des arguments «scientifiques» (la race inférieure), moraux (la mission civilisatrice), politiques (le droit du plus fort) et économiques (recherche de matières premières). Les Occidentaux des ^{xix}e et ^{xx}e siècles sont convaincus que l'«infériorité» des Noirs résulte d'une évolution différente et séparée de celle des Européens. On cherche à donner à ces convictions l'objectivité de la science.

Du milieu du ^{xix}e siècle au début du ^{xx}e, une nouvelle discipline scientifique, la biométrie, vise à répondre aux questions posées par la théorie darwinienne de l'évolution : comment les caractères se transmettent-ils ? Comment varient-ils d'une génération à l'autre ? Peut-on améliorer les «races» humaines par une politique de sélection ? Quelques-uns des principaux pionniers de cette discipline, notamment le biologiste Francis Galton, cousin de Charles Darwin, le mathématicien Karl Pearson et le biologiste Ronald Fisher puisent dans la théorie darwinienne et dans l'étude de la transmission des caractères héréditaires la justification de la théorie eugéniste.

GROUPES SANGUINS ET HIÉRARCHIE RACIALE

Nourrie des principaux apports de la génétique, la biométrie devient la génétique des populations. De son côté, l'immunologie progresse. Elle met à la disposition des généticiens et des mathématiciens un nouvel outil pour leurs analyses : les groupes sanguins. Les anthropologues rejoignent les généticiens, convaincus que des classifications raciales judicieuses préciseraient les circonstances de l'évolution humaine et la préhistoire des populations modernes. Les groupes sanguins, découverts en 1900 par Karl Landsteiner semblent être l'outil nécessaire à l'étude de l'évolution (Landsteiner avait observé que le sérum



DR

L'anthropologie physique décline les humains en races, sous-races et types, mais il y a autant de classifications que d'auteurs.

de certains prélèvements sanguins agglutinent les hématies d'autres échantillons de sang ; il en déduit qu'il existe trois types de sang (A, B, O) qui contiennent des substances spécifiques).

En 1919, un médecin de l'armée serbe, Ludwig Hirschfeld, publie un article considéré comme l'acte de naissance de l'anthropologie génétique, où il étudie les réactions d'agglutination du sang de soldats de cette armée, d'origines diverses. Constatant que plus les soldats viennent de l'Est, plus ils ont de chances d'être du groupe B, et plus ils viennent de l'Ouest, plus ils ont de chances d'être du groupe A (au centre, les proportions sont intermédiaires), il conclut – bien prématurément ! – que l'espèce humaine a deux origines : l'une orientale, l'autre occidentale. Les analyses montrent aussi que les Africains sont plus souvent que les autres du groupe O : certains y voient l'indice d'une race antérieure aux mutations aboutissant aux groupes A et B.

Au cours des années suivantes, on étudie la répartition des groupes sanguins, puis des groupes rhésus, découverts dans les années 1930. Or l'Afrique est très peu représentée dans l'ensemble des enquêtes. Les informations proviennent des États-Unis, où les tests sont réalisés sur des Américains d'origine africaine, ou bien d'Afrique du Sud : la génétique appliquée à l'étude des « races » intéresse surtout les pays confrontés à la présence simultanée, sur leur territoire, de plusieurs grandes ethnies.

Quelques études sont réalisées en Afrique du Nord, notamment en Égypte, mais aucune en Afrique subsaharienne. Pourtant, des cartes de répartition des groupes sanguins sont tracées sur tout le continent africain ! En fait, ces lacunes reflètent des conceptions anthropologiques antérieures. On se représente le continent habité par des Blancs chamitiques au Nord, des « Nègres », dont l'origine est discutée, et par une souche primitive (Hottentots, Bochimans et Pygmées, parfois désignés par le terme de Négrilles) disséminée en Afrique centrale et australe.

Les Noirs d'Afrique ont d'abord été considérés comme les descendants de Cham, que son père Noé a maudit pour lui avoir manqué de respect. Puis, au XIX^e siècle, un réaménagement biblique a fait de Cham l'ancêtre des Blancs d'Afrique. Les populations chamitiques étaient considérées par l'historiographie coloniale comme les descendants d'une branche aryenne descendue vers l'Afrique à une époque indéterminée, aujourd'hui métissée, mais dont la supériorité raciale leur aurait permis de créer des foyers de civilisation en Égypte, en Éthiopie, mais aussi dans divers royaumes, tel le

Rwanda. L'historiographie africaniste reste prisonnière, pendant des décennies, de ce thème chamitique des invasions blanches civilisatrices, mais elle permet aux colons européens de se présenter comme la dernière vague de civilisateurs. Selon certains anthropologues, les Bantous seraient le fruit d'un métissage entre des Bochimans et des Nègres, avec, à plusieurs reprises, quelques apports de sang provenant de la vallée du Nil. Selon d'autres, les Nègres seraient venus d'Asie par l'océan Indien.

UNE HOMINISATION... AFRICAINNE

Or, après avoir longtemps situé l'origine des premiers hommes en Europe ou en Asie centrale, le regard des chercheurs se déplace vers l'Afrique. La transition a lieu dans les années 1950, après que les découvertes successives des australopithèques, d'*Homo erectus* et d'*Homo habilis*, éventuellement associés à des outillages lithiques très primitifs, rendent plausible l'hypothèse que le processus d'hominisation a eu lieu en Afrique. Comment peut-on concilier cette origine géographique du genre humain avec une évolution séparée des « races » humaines ? Cette question est à l'arrière-plan de nombreux travaux sur la biologie des peuples africains actuels qui sont devenus des fils d'Ariane remontant vers la préhistoire. Bien sûr, l'absence de connaissances sur les étapes intermédiaires du peuplement africain a laissé une place prépondérante à l'imaginaire.

Après 1950, les travaux sur la diversité humaine en Afrique se multiplient. Nous avons recensé les articles portant sur l'étude génétique des populations africaines publiés de 1945 à 1984, soit 898 références bibliographiques. En étudiant les différents supports de publication, les titres publiés, leur date de publication, la nationalité des auteurs, le lieu d'édition, notamment, nous avons montré que les principaux pays publiant sur ce sujet sont les puissances coloniales ou ex-coloniales (la Grande-Bretagne, la France, le Portugal, la Belgique et l'Espagne), auxquelles s'ajoutent l'Afrique du Sud, les États-Unis et la Suisse. Ces huit États publient 77 pour cent des titres. Les 208 communications

restantes sont rédigées par divers États de l'Afrique (le Kenya, Madagascar, le Zimbabwe, l'Égypte), de l'Occident ou, plus récemment, de l'Asie (Japon). Près de la moitié de ces travaux sont publiés dans des revues de médecine, surtout les revues de pathologie tropicale françaises, belges et anglaises. Les autres paraissent dans des revues de génétique, d'hématologie et d'anthropologie physique. Les chercheurs qui publient sont essentiellement des médecins coloniaux, et des médecins de spécialités diverses exerçant en milieu hospitalier, dans le cadre de la coopération. Ce sont très rarement des anthropologues.

La grande majorité des travaux a été réalisée après l'indépendance des États, de sorte que les données n'ont pas été dictées par la nécessité de justifier la colonisation. Toutefois, si cela est vrai de la production des données génétiques et sérologiques, qu'en est-il des



Les Pygmées ont été très étudiés par les anthropologues du XIX^e siècle. Leurs mensurations étaient considérées comme reflétant un stade infantile de l'humanité.